

Joseph Simard (1888-1946), draveur et entrepreneur forestier

Gilles Pageau

Number 86, Summer 2006

Des forêts et des hommes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, G. (2006). Joseph Simard (1888-1946), draveur et entrepreneur forestier. *Cap-aux-Diamants*, (86), 24–28.

JOSEPH SIMARD (1888-1946)

DRAVEUR ET ENTREPRENEUR FORESTIER

PAR GILLES PAGEAU

Joseph Simard a consacré une bonne partie de sa vie professionnelle à l'exploitation des forêts du bassin hydrographique de la rivière Batiscan. De 1905 jusqu'à son décès, en 1946, il résidera au village de Lac-aux-Sables, situé à l'époque dans le comté de Portneuf.

À partir d'avril 1907, il exercera d'abord les métiers forestiers de draveur, de mesureur de bois, ainsi que de contremaître, de 1911 à 1915. Dans la deuxième moitié des années 1910 et pendant les années 1920, après avoir commencé à acheter lui-même le bois auprès de colons, il deviendra entrepreneur et se lancera dans une série d'investissements et d'opérations dans le domaine forestier, jusqu'à la fin de ses activités, en 1931. Une grave maladie, en 1933, l'obligera à prendre une retraite prématurée.

C'est dans ce contexte que son médecin lui suggérera d'écrire son autobiographie. Comme il maniait aisément la plume, et qu'il avait en sa possession une riche documentation concernant sa vie professionnelle et publique (correspondance d'affaires, contrats, documents divers relatifs à ses expériences politique, municipale et scolaire) et

sa vie privée (journal d'étudiant, correspondance personnelle, photographies), il disposait de tous les éléments lui permettant de procéder à cette opération de reconstitution de sa vie. Le manuscrit comprend 338 pages (format 8½ x 14), agrémenté de 75 photographies originales, pour la plupart prises par Joseph Simard lui-même. Marié à Marie Goselin (1892-1969) le 25 septembre 1910, ils auront dix-neuf enfants, dont treize survivront. Toutes les citations du présent article proviennent de cette autobiographie.

Joseph Simard et ses parents, originaires de Saint-Urbain dans Charlevoix, arrivent à Lac-aux-Sables en septembre 1905. Après une tentative infructueuse dans le commerce de détail, Joseph doit « aller au gagne », selon sa propre expression. Le travail manuel dans l'industrie forestière locale est pratiquement la seule option qui se présente à lui : « Il fallait se résigner à endosser la tunique du mercenaire que je m'étais obstiné à endosser jusque-là. Que deviendraient mon instruction et mes belles mains blanches et fines, qui n'avaient connu jusqu'alors que la plume et le crayon, et encore, bien nonchalamment? L'avenir n'était pas rose à envisager. »

■
Printemps 1907. Scène de drave sur la rivière Batiscan. Joseph Simard s'est identifié au centre.
(Archives de l'auteur).



Après avoir demandé sa place comme draveur auprès d'un entrepreneur local, une réalité bien difficile l'attend, ce 15 avril 1907, en se rendant au lac Brûlé: « La neige qui restait encore dans les bois, jusqu'à une couple de pieds d'épaisseur en certains endroits, rendait la marche particulièrement pénible. Si encore j'avais été libre, mais il fallait bien faire suivre ma poche d'une soixantaine de livres qui, sur la fin de l'étape, m'était devenue insupportable. Si on ajoute à cette misère tous les sarcasmes et les gouailleries des camarades qui ne pouvaient se rendre compte de mes souffrances physiques et morales, eux qui étaient tous entraînés au métier depuis leur bas âge, on comprendra facilement que c'est plus mort que vif que j'arrivai au campement vers 5 hrs. le même soir. N'ayant pour tout logement qu'une simple tente de toile, avec des branches de sapin pour grabat, je ne tardai pas à m'endormir étant épuisé, rendu à bout de fatigue. Habitué à la paresse, me levant chez nous très tard, j'éprouvai un choc violent à 4hrs. le lendemain au cri du foreman " Slève, slève mes boys " ! Encore tout frippé de l'effort de la veille et les côtes endolories du contact avec les branches de sapin, je dus déployer un suprême effort de volonté pour me mettre en état de marche [...]. »

L'initiation de Joseph à la drave s'avérera une rude épreuve : « Je me sens bien impuissant à traduire les souffrances de cette période d'initiation, qui dura bien un mois, et durant laquelle, malgré toute ma bonne volonté, j'étais ni plus ni moins que le bouffon de l'équipe. Ma frêle charpente munie de mains très délicates sur le " cant hook " [levier à crochet servant à déplacer les billots de bois], qui mesurait bien 6 pds de longueur, formait de suite un contraste propre à susciter l'hilarité des camarades [...]. Étant bien gauche avec ces outils, qui n'avaient pas été fabriqués pour mes mains délicates, on en profita pour me faire tomber à l'eau et me faire avoir le plus de misère possible. On aurait dit qu'ils s'étaient tous ligués pour ne pas faire mentir un camarade qui, lors de la montée, avait pronostiqué mon séjour pour tout au plus huit jours. »

La persévérance de Joseph portera bientôt fruit : « Petit à petit, je m'endurcis au travail, que j'allégeai considérablement en profitant de mon poids plume (je pesais environ 115 lbs) pour devenir flotteur sur le " bois loose ". Comme j'étais bon nageur et pas peureux, je devins en un rien de temps un des meilleurs équilibristes de la troupe. Aussi, s'il y avait un endroit difficile d'accès en barge, ou une " jam " [amoncellement de billots de bois formant un barrage] périlleuse à faire partir, j'étais aussitôt désigné, et je remplissais ma tâche avec tact et habileté. À part une mauvaise grippe contractée par mes bains forcés dans l'eau glacée des premiers jours, et qui me faisait horriblement souffrir tant je toussais, au point de presque pas dormir la nuit, je ne subis aucun accident, malgré mes randonnées périlleuses. »



Joseph n'échappera pourtant pas au mauvais sort lors de la drave du printemps 1908, alors que ses compagnons et lui triment dur tout près du pont de Notre-Dame-des-Anges : « Nous avions parmi notre bois une certaine quantité de billots de 2 ans dont l'écorce était enlevée, ce qui les rendait extrêmement coulants. Or, il s'était fait une *jam* de ces billots dans le petit chenal de la même chute qui se trouve à gauche de la rivière, en montant. Cette *jam* était très dangereuse parce que formée sur la tête d'une cascade à pic d'une dizaine de pieds de hauteur, suivie d'un rapide tumultueux et enchevêtré de grosses roches avant de tomber dans un remous d'eau paisible qui précède la grosse cascade du pont. Précisément parce que cette *jam* était dangereuse, personne n'osait se risquer pour aller la faire partir. Comme on ne me savait pas peureux, les regards se tournèrent vers moi. J'y aurais été plus bravement si je n'avais pas redouté ces fameux billots écorcés, parce que je n'avais pas de « corks » [crampons] sous mes bottines. Comme personne ne bougeait, je me hasardai tout de même à y aller. Je n'avais pas touché la clef [billot qui retient le barrage de billots] que la *jam* part comme un coup de fusil. Je veux me sauver à terre mais, merci pour cette fois, le pied me dérape sur un fameux billot coulant et j'entre dans la cascade au travers des quelque 150 à 200 billots qui composaient la *jam*. Je restai bien 4 à 5 minutes à plonger et à replonger à travers les billots dans le tourniquet, au pied de la cascade, quand un billot, comme tiré d'un fusil, m'arrive dans le fondement pour me jeter d'un seul bond dans le rapide, que j'entreprends à descendre à la nage, encore à travers les billots et les roches cassées. Je fus bien une dizaine de minutes ainsi entre la vie et la mort, car il y avait une équipe de « boat » qui roulait dans le remous du côté opposé de la rivière, et qui faisait face au chenal d'où j'étais tombé. Le chef de *boat* avait pris connaissance de ma chute. Il donne aussitôt le signal à ses hommes et se lance à pleines rames pour venir me porter secours à l'entrée du rapide dans le même remous. Il y avait bien 2 ou 3 arpents de traverse, parsemée

« Un trachel de 210 pieds de longueur construit spécialement pour passer les billots de mon chantier sur le Bloc B », Région du Lac-aux-Sables. (Archives de l'auteur).

Joseph Simard et son épouse Marie Gosselin, 27 septembre 1910. (Archives de l'auteur).



de billots qui ralentissaient leur marche. Ils arrivèrent pour me recueillir juste au moment où j'entrais par le courant dans l'eau profonde du remous. J'étais déjà pas mal épuisé et n'aurais pas pu nager beaucoup davantage. Une fois debout dans le *boat*, je pus constater que je m'étais fait casser ma pipe dans la bouche : il ne me restait qu'un tout petit bout de bouguin que je tenais serré entre les dents. En outre de cela, je ressentais une douleur assez aiguë à une épaule, mais à me faire mouvoir le bras, je vis que je n'avais rien de cassé. Je m'en étais donc clairé à bon marché. [...] Cet accident nous fit perdre un homme. »

Au-delà des accidents auxquels étaient régulièrement confrontés les draveurs, la vie de tous les jours présentait également plusieurs désagréments : « Les journées de travail duraient 12 hrs. et 4 repas par jour : déjeuner à 5 hrs., 1^{er} lunch à 10 hrs. AM, 2^e lunch à 2 hrs. et souper à 7 hrs. PM. Figurez-vous de si longues journées exposées, tantôt sous un soleil brûlant, tantôt sous une pluie battante, toujours escortés par des infinis voiliers de moustiques plus agaçants les uns que les autres. Et pour rompre de temps à autre la monotonie de cette atmosphère, on entend le blasphème vomi couramment de la bouche d'un draveur qui reçoit la morsure d'un maringouin au coin de l'œil, pendant que ses mains sont rivées sur le « cant hook » qu'il ne peut lâcher sous peine d'écraser ses compagnons de bride, ou de cet autre qui a glissé sur une roche coulante, et s'est écrasé un doigt en tombant. [...] ». D'autres travaux sont encore plus pénibles, « tels les creusages de fondations ou déterrage de vieilles dans la boue à mi-jambes, [ou le] charroyage de sable au boyard. » Heureusement, le temps de la paie venu, Joseph se réjouira de recevoir « [...] le prix des bons hommes : \$30.00 par mois. »

Joseph souhaitera améliorer son sort en devenant assistant - « culler » (mesureur de bois). Il partira pour sa première tournée le 7 janvier 1908. Y gagnera-t-il au change? « Le trajet se faisait donc presque toujours la nuit. Nous partions tout de suite après souper, car le cheval se reposait le jour, et cela nous arrivait souvent de déteiler vers 10-11 heures du soir. [...] On comprend donc mieux la difficulté de notre trajet puisqu'il nous fallait passer par le chemin du roi en plein champ, exposés sans cesse aux fréquentes poudreries de nos durs hivers canadiens. Ajoutez à ce tableau peu alléchant nos courses toujours nocturnes, avec un cheval qui ne veut pas trotter par un froid sibérien, agrémenté par un vent de 50 milles à l'heure, dans des chemins mal entretenus remplis de bancs de neige qui, à certains endroits, rendaient la route pratiquement invisible. Souventes fois, il nous fallait débarquer pour déteiler notre cheval embourbé et le faire reprendre la bonne piste. Jamais cependant cela n'a empêché [mon patron] de donner son invariable signal à 5 hrs. le lendemain matin. [...] Assez souvent, nous laissons le cheval au dernier camp, et il nous fallait faire le reste du trajet à la raquette. »

Quant au mesurage lui-même, ce n'est pas une opération de tout repos : « ... il fallait s'immobiliser par un froid glacial au bout d'immenses jetées de billots, tantôt pilés en « rullways » [amoncellement de billes de bois] le long des rivières, tantôt étendus en 2 ou 3 rangs d'épaisseur sur la glace des lacs.



Remerciements de Joseph Simard, maître de Saint-Rémi, 13 janvier 1921. (Archives de l'auteur).



Moulin du Lac-aux-Sables, vers 1920. (Archives de l'auteur).

Absolument méticuleux sur la mesure et la qualité des billots, [mon patron] n'hésitait pas à se lancer à l'eau pour mesurer le rang de dessous, qui souvent était enfoncé toute sa grosseur dans l'eau claire, qui montait par rapport à la pesanteur des billots qui cassaient la glace, et la faisait se renfoncer. Je n'attendais pas qu'il m'en donne l'ordre : dès que je le voyais se lancer ainsi à l'eau, je jugeais de suite que le mesurement par en dessus devenait impossible, et j'en faisais autant. Il est vrai qu'il réservait ses « rullways » submergés [...] avant de s'en aller au camp, soit avant le dîner, soit avant le souper. Et une fois rendus au camp, nous avions toujours un rechange sec, mais cela ne m'empêchait pas d'attraper des rhumes qui me faisaient souffrir énormément. »

À partir de 1915, Joseph Simard réalisera une série d'investissements et d'opérations dans le domaine forestier : achats de moulins à bois, de terres à bois, d'équipements d'exploitation forestière, contrats de coupe de bois de pulpe et de dormants de chemin de fer, contrats de supervision de drave et d'opérations de sciage, contrats de charroyage de bois. Dans les années 1920, il fut le plus grand employeur de Lac-aux-Sables. Mais vint bientôt le krach de 1929... « J'avais bien entendu parler l'automne précédent 1929 d'un formidable Krach à la Bourse, mais comme ce genre de spéculation ne m'avait jamais intéressé, je n'y avais pas autrement porté attention, croyant sincèrement que seuls ceux qui s'étaient livrés à ce jeu seraient affectés. La suite devait me prouver que [cet événement...] avait été désigné pour marquer le signal de la débâcle que devait subir mon industrie, et qui n'était autre que la répercussion de l'effondrement de la Bourse sur toute l'industrie en général. »

De plus en plus à l'étroit sur le plan financier, Joseph tentera, en 1930, en tant que sous-traitant, d'utiliser de nouveaux modes de transport pour dégager des profits qui lui permettraient de rembourser, au moins partiellement, des créanciers aux abois. Un important entrepreneur « ... avait fait couper une grosse quantité de billots autour du Lac Masketsy, à une distance variant entre quatre à sept milles du moulin, et cherchait à donner ce charroyage par contrat. [...] Il offrait \$5.00 par mille pieds. [Je contactai] un gros contracteur en transports lourds de toutes sortes, et qui possédait à lui seul une quinzaine de gros camions. [...] Il m'offrit donc de tenter l'expérience, si après avoir vu le trajet, il jugeait la chose possible. De fait, la semaine suivante, je l'amenais avec moi faire l'inspection du chemin, qu'il trouva satisfaisant. Je [lui] offris \$2.50 du mille pieds pour le seul charroyage, et je me chargeais de la confection du chemin de glace et de son entretien. Sur sa réponse affirmative, je décidai de risquer l'entreprise et signai le contrat [...]. J'étais le premier à faire cette expérience dans nos parages, et j'attachais une grande importance pour l'avenir dans la réussite de cet essai. Il ne voulut cependant pas prendre de risque malgré mes protestations et m'imposa, sous peine de s'en retourner, un taux fixe de \$15.00 par jour par camion. Assuré de \$60.00 par jour [avec 4 camions], il paraissait se soucier de faire le moins d'ouvrage possible [...]. Le charroyage qui, bien administré, eut pu se faire dans le temps de la durée des gros froids, n'était fait qu'au trois quarts quand le chemin de glace commença de ramollir et devenir impropre à la circulation des camions. [...] [L'entrepreneur] rappela ses camions et nous dûmes faire le transport du reste des billots avec les tracteurs et les chevaux. À la fin des opérations, au lieu d'arriver avec un surplus de

\$1,000.00 à \$1,200.00 comme prévu, c'est moi qui dus signer un billet de déficit de \$1,200.00. »

La crise de la Bourse de 1929 jointe à la chute sub-séquente de la demande en produits forestiers et au changement de gouvernement à Ottawa, le 8 août 1930, viendront à bout des entreprises de Joseph. « C'est en vain que j'essayai tout l'été de chercher des ouvertures pour un contrat quelconque. Je ne trouvai rien qui me parut satisfaisant pour améliorer ma situation, et le 15 septembre [1931], je devais de par la force des circonstances me rendre au bureau du Protonotaire de la Cour Supérieure aux Trois-Rivières [...] pour faire cession de mes biens au bénéfice de mes créanciers. Je venais d'atteindre depuis juste 15 jours ma 43^e année d'existence. Cette date marque le dénouement tragique de ma carrière industrielle. »

Profondément catholique, Joseph Simard rédigea son autobiographie au bénéfice de ses treize enfants survivants : elle « ... contient à peu près toutes les grandes lignes à suivre pour faire une vie bien ordonnée... Puisse la lecture vous aider dans cette tâche. » Ce document est également une chronique de la vie d'une famille rurale typique de l'époque, en plus de relever de manière détaillée les actions publiques posées par Joseph comme secrétaire-trésorier (conseil municipal et commission scolaire), secrétaire du corps de syndics de la fabrique, maire de Lac-aux-Sables de 1917 à 1924, ainsi que comme organisateur politique, tant sur la scène provinciale que fédérale. Il réservera à la toute fin un hommage senti à son épouse, Marie Gosselin, qui l'appuiera toute sa vie, notamment dans sa lutte contre ses problèmes de consommation d'alcool : « Comment

expliquer autrement la protection spéciale dont je fus entouré au cours de ma période d'ivrognerie, où mon vice m'entraînait instinctivement dans des milieux louches, sans jamais fausser mon serment conjugal. [...] La plus grosse part revient à votre mère, qui a contribué pour la part la plus difficile, celle du sacrifice. Voilà pourquoi elle est infiniment plus sainte que moi-même, et dans vos prières, vous ne devez jamais dissocier nos noms qui, ayant été unis par les liens sacrés du mariage et n'ayant jamais été rompus par l'adultère, devront rester unis jusque dans l'éternité. » ♦

Pour en savoir plus :

Lynda Dionne et Georges Pelletier. *Des forêts et des hommes - 1880-1982*. Sainte-Foy, Les Archives nationales du Québec / Les Publications du Québec, 1997, 200 p.

René Hardy et Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie*. Montréal, Éditions du Boréal Express, 1984, 223 p.

Normand Lafleur. *La drave en Mauricie des origines à nos jours*. Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1970, 174 p.

Joseph Simard. *Journal d'étudiant et autobiographie de Joseph Simard, 1888-1946 : draveur et entrepreneur forestier dans le secteur de la rivière Batiscaan*. Textes présentés, annotés et édités par Gilles Pageau. 341 p. (g.pageau@videotron.ca)

■
Lac Chat. Campement du
chantier opéré par J. Cloutier.
Photographie vers 1924.
(Archives de l'auteur).

■
Gilles Pageau est détenteur d'une maîtrise
en sciences politiques de l'Université Laval.

